

Chemnitz, 26 juillet 2022 j'abandonne sur la TCR juste avant de pénétrer en Europe Centrale. Tendinite aux deux genoux, mauvais choix de cales : implacable !

Fin de saison, fin de cycle, faim de plus grand-chose : je vais ruminer ce moment chaque jour qui suivra jusqu'au 03 février 2023.

06h30, le vendredi 03 février, je profite de ces derniers instants dans un vrai lit. Je me doute que je n'en verrai pas un avant une bonne grosse semaine.

En route pour l'aéroport, destination le Maroc : le départ de l'Atlas Mountain Race sera donné aujourd'hui à 18h00 de Marrakech. Pas vraiment l'idéal d'arriver le jour même, mais les vols au départ de Tours sont les lundis et vendredis.

14H15 : je foule pour la première fois le sol du continent africain. Il fait beau sans qu'il fasse chaud. Il y a une nette différence avec l'Europe. Je récupère le carton contenant mon vélo et sa bagagerie, trouve un taxi et me dirige vers le Mogador Kasbah Hôtel.

Marrakech évoque pour moi une destination de vacances assez prisée. Les quartiers que je traverse en périphérie ne sont guère attrayants. Beaucoup de chantiers de constructions en zones pavillonnaires destinées aux occidentaux. Vraiment pas glamour. Le chauffeur de taxi m'apprend que Marrakech c'est trois millions d'habitants. Ah tout de même !

L'hôtel Mogador est une construction assez importante avec piscine, envahi présentement par une horde de vététistes et quelques Gravel. Tout le monde est prêt, en tenue, monture harnachée, attendant l'heure du départ. Il est un peu plus de 15h00 lorsque je fais irruption sur la terrasse de la piscine en trainant mon carton. Je déballe méthodiquement le tout et m'attache à remonter l'ensemble. Vers 16H00, j'ai terminé, il ne me reste plus qu'à regonfler les pneus, que j'ai dû dégonfler avant de prendre l'avion sous peine qu'ils explosent avec les variations de pression atmosphérique. Cela m'inquiète un peu, car je suis en tubeless et pas habitué à me passer de chambres à air.

Un compresseur est disponible. L'autochtone qui gère le stand mécanique s'emploie à regonfler mes pneumatiques. Malheureusement, la roue arrière ne tient pas la pression. L'air fuit par la valve accompagné de liquide préventif. Je n'ai pas encore pris le départ et je connais déjà mes premières sueurs froides. L'obus a pris un petit coup sur la carafe pendant le transport et je redoute que la tige ne casse. Je tente de resserrer l'obus avec l'outil idoine, regonfle et là soulagement, ça a l'air de tenir. Je demeure néanmoins préoccupé par cette première contrariété.

Je file maintenant m'enregistrer auprès du PC course, passe la vérification générale du vélo avant de me mettre en tenue.

Il ne me reste plus qu'à plier mon carton et le remettre accompagné de mon sac d'affaires civils à l'organisation, qui acheminera le tout à Essaouira ville d'arrivée. Rien à dire, c'est bien organisé. C'est vraiment un gros plus par rapport à beaucoup d'autres courses. En revanche, cela impose de rejoindre coûte que coûte l'arrivée, même si on abandonne.

Il est temps de se restaurer, car je n'ai rien avalé depuis le petit déjeuner. Il est 16h30, le briefing va bientôt débuter. J'y assiste tout en ingurgitant sur le pouce une pizza et un sandwich américain.

17h15 : je vérifie pour la trentième fois la pression de mon pneu arrière. Toujours RAS, ça tient. J'échange quelques mots avec Théo Daniel. Le soleil est déjà bien bas et très vite nous ressentons la fraîcheur du soir. Nous ne sommes pas encore partis, que j'enfile les manchettes et les jambières.

Je retourne au lounge pour avaler un petit dessert histoire de passer le temps. Hormis 2 barres de céréales et des bonbons Haribo donnés par mon fils, je n'ai pas de nourriture dans les soutes. Je compte me ravitailler au gré des commerces que la providence mettra sur ma route pendant les premières heures de course. Je commence tout juste à me détendre.

17H50 : je rejoins les autres participants sur la ligne de départ. L'ambiance est bon enfant, pas de tension palpable. Je ne vois pas Théo, normal nous sommes tout de même deux cents réunis prêts à prendre la route.

18H00 : les fauves sont lâchés. Nous filons bon train sur les grandes avenues de la périphérie de Marrakech. Je trouve même le rythme plutôt soutenu. Une cassure se forme et je regarde s'éloigner un premier paquet constitué de 70% de la meute environ. Nous sortons rapidement de Marrakech, toujours sous bonne escorte des autorités marocaines. La gendarmerie royale est présente aux intersections et autres changements de direction. C'est très sécuritaire. Au loin, dans les dernières lueurs du jour se dessinent un massif aux cimes enneigées. Nous le franchissons cette nuit.

Au bout d'une heure et demie, nous quittons l'axe principal pour une route secondaire qui monte plus franchement et qui ne tarde pas à se transformer en piste, de plus en plus dégradée. L'obscurité est bien installée quand je m'arrête à la première échoppe sur ma route. J'en profite pour faire quelques provisions de nourriture en prévision de la nuit qui risque d'être rude. Je suis le seul à marquer ce premier arrêt.

Je progresse à mon rythme, pas très rapidement certes, mais ça je le savais avant de prendre le départ. Nous sommes au mois de février, je pars pour 8 jours de course et de surcroît en VTT. C'est mon premier ultra sur ce type d'engin. Je ne sais pas du tout comment je vais me comporter. Je n'ai aucune technique et ne suis pas très à l'aise sur un VTT.

J'ai pris l'option d'un vélo tout suspendu. Et je ne le regretterai pas un seul instant pendant ces 8 jours. J'ai même pu discerner des regards d'envie d'autres participants avec lesquels j'ai partagé des heures de selle. Pour la première fois de ma vie, je ne me suis fait jamais doubler dans les descentes. Je n'ai rien expérimenté avant de prendre le départ. La bagagerie est neuve, j'ai laissé le choix des pneumatiques au bikeshop. J'ai monté des poignées Ergon, des Spirgrips et des prolongateurs. Niveau éclairage, j'ai fait le choix de la batterie et non d'une roue dynamo.

Pour le bivouac, je redoute les conditions climatiques qui sont annoncées particulièrement froides. J'ai embarqué un sac de couchage pour du 4-6 degrés, un bivy sol et un matelas ajouré, sans oublier mon oreiller.

Pour l'orientation, j'ai pris deux GPS : un Wahoo Elemnt Roam et un Garmin Edge Touring. Finalement, le Wahoo me donnera de plus en plus de fil à retordre au fil de la course, alors que mon vieux Garmin s'avèrera nettement plus fiable. Désolé, mais je vais re-basculer sur un Garmin nouvelle génération à l'avenir.

Pour la téléphonie, j'ai souscrit à un forfait temporaire auprès de mon opérateur pour le Maroc : 10 giga de données, 30 minutes d'appel et un certain nombre de SMS. Je n'ai donc pas eu à changer de carte SIM et l'ensemble a été plus que suffisant. Il est vrai que je suis resté plusieurs jours en mode avion complètement à l'écart des réseaux.

Cette parenthèse matos refermée, retournons à l'ascension de ce col que nous devons franchir et qui culmine bien au-delà des 2500 mètres. Depuis mon premier arrêt ravitaillement, nous avons atteint un premier col et basculé dans notre première réelle descente. Je suis plutôt à l'aise avec cette double suspension et double pas mal, particulièrement les Gravels pas vraiment à la fête. Nous

attaquons désormais la montée et ma foi, je me sens mieux soudainement comparé aux premières pentes.

Le froid est bien vif et j'avise un abri sur le bord de la route. Je profite de celui-ci pour me couvrir sérieusement. Alors que je m'apprête à repartir, je comprends mieux la raison pour laquelle les sensations étaient meilleures en montée. J'ai perdu mes deux bidons de fourche, soit 2 litres de flotte. Il ne me reste plus que mes 2 bidons de cadre. Il y a plus grave, cela ne m'affecte pas outre-mesure.

La température est bien installée dans les valeurs négatives accompagnée d'un vent conséquent. Je transporte deux parpaings à la place des bidons. La piste est tantôt mauvaise, tantôt très mauvaise et pentue. J'alterne les phases de poussage avec les phases de roulage. Et je ne suis pas le seul. Il est plus de minuit et beaucoup ont déjà perdu de leur superbe. Nous sommes au-delà des 2000 mètres, le froid est mordant, la bise glaciale. J'ai du mal à respirer. Je marche beaucoup plus que je ne roule. C'est interminable. Un concurrent a même fait le choix de dormir dans un trou sur le bord de la piste. Incroyable !

Je redoute cette étape, car après le sommet, nous devons suivre un sentier de muletier inroulable. Les vidéos et autres témoignages des concurrents des 2 premières éditions sont sans équivoques à ce sujet. Il serait même difficile à trouver et à suivre.

Nous évoluons maintenant sur une piste enneigée. A chaque virage, je cherche le sommet des yeux. Rien, il fait noir malgré la pleine lune. J'atteins assez soudainement le sommet, matérialisé par deux énormes pylônes et une délimitation rocheuse. Plus de piste, pas de sentier, de la neige, un chaos rocheux : je ne sais pas où me diriger. Je suis seul. J'aperçois au loin les lumières d'autres concurrents. Je tire tout droit vers celles-ci. Mauvais choix. Les lumières disparaissent et je me retrouve avec de la neige à mi-genoux au milieu de rochers jetés çà et là par un Dieu joueur. Mètre par mètre je me hisse avec ma monture, tout en essayant de ne pas y laisser une jambe ou une articulation. Après 30 minutes de calvaire, je parviens à trouver ce maudit sentier de muletier. Au sommet, il fallait prendre à droite directement et non tout droit comme je l'ai fait. La piste décrivait un arc de cercle : j'ai coupé au milieu.

Effectivement, ce n'est pas du tout carrossable. C'est raide, enneigé et caillouteux. Il me faudra 2 bonnes heures avant de pouvoir commencer à rouler certaines portions. 100 mètres par ci, 200 mètres par-là, puis 3-400 mètres, ...

Je suis parti depuis plus de 12 heures lorsque je peux enfin rouler et entrevoir une arrivée proche au CP1, après avoir seulement effacé moins de 130 kilomètres depuis le départ.

L'auberge de Telouet héberge ce premier CP. Je pointe à une anecdotique 103-ème position. J'ai compris depuis longtemps que je n'étais plus en course mais en sursis. Ne pas se faire éliminer avec les délais, éviter les ennuis mécaniques, serrer les dents et avancer.

Je suis mort, j'ai froid et j'ai faim. Je m'enquière des choix de restauration. Ils seront les mêmes jusqu'à l'arrivée : omelette ou tajine. Le tajine se composant de quelques rondelles de carottes, une demi-pomme de terre et un morceau de viande quelconque. Rien de roboratif, croyez-moi.

La grande salle accueille une cinquantaine de riders environ. Beaucoup sont déjà marqués par cette première nuit. Le jour se lève, une belle journée s'annonce. Je déroule mon sac de couchage dans un coin de la pièce et décide de fermer les yeux sans mettre de réveil. La journée a été longue depuis mon réveil la veille à 06h30...

Samedi 04 février - Je me réveille naturellement sans trop de difficultés. J'ai dû dormir 1,5 à 2 heures. Je me sens bien. Je mange à nouveau, fais un peu trainer les choses en longueur, redoutant le froid mordant à l'extérieur.

Je soigne une ampoule au pied gauche, ravitaille à l'épicerie en face de l'auberge et remonte en selle. J'ambitionne de boucler cette deuxième étape de 126 kilomètres conforme au découpage en 10 fichiers d'inégales distances de l'organisateur. Je pense que cette étape sera une formalité comparée à la première de même distance, mais avec un dénivelé bien moindre. Je vais déchanter tout au long de la journée.

Je repars avant 10h00. Le coup de pédale n'est vraiment pas bon. Qu'à cela ne tienne, je vais prendre mon mal en patience et attendre que les forces reviennent. Le ciel est bleu, l'air très pur mais aussi très sec. Il ne doit pas y avoir plus de 10 % d'humidité. En conséquence, les bronches s'enflamment, les lèvres craquèlent et s'ouvrent, les parois nasales démangent et saignent. Le soleil, sans être brûlant, chauffe l'épiderme. La peau blanchie par l'hiver ne tarde pas à réagir. Il faut la couvrir et accepter une exposition progressive au fil des jours.

Moins d'une heure après être reparti, je marque une halte pour me découvrir. Il fait chaud et une belle ascension se dresse devant moi. Je suis au milieu des paysages pour lesquels je suis venu. Les décors de western alternent avec les paysages de la planète Mars. Pistes tantôt poussiéreuses, tantôt sablonneuses, tantôt rocailleuses. Les seules traces de civilisation sont de petits empilements de cailloux le long de la piste. Soudain au loin vous apercevez une silhouette accompagnée d'un chien ou deux et d'un maigre troupeau de chèvres avec berger à peine étonné de notre présence. Un rapide salut, un sourire fugace, deux mondes viennent de se frôler.

Mais bon sang, de quoi se repaissent ces troupeaux ? Je veux en avoir le cœur net. Je stoppe et m'approche d'un troupeau. Les bêtes sont éparpillées dans un champ de caillasses. Et bien non pas seulement ! Je distingue maintenant de petites boules plus brunâtres que verdâtres, qui se confondent presque avec les cailloux qui jonchent le sol. Les chèvres s'en nourrissent.

Je traverse quelques rares hameaux constitués d'habitations en torchis bien souvent à l'état de ruines, délaissées au profit de nouvelles constructions en parpaings bruts ou plus rarement en briques. Point de lignes électriques, d'antennes téléphoniques, points de réseau d'eau potable ou d'égouts. Pourtant, on y vit. Beaucoup d'enfants, qui s'évertuent à nous saluer, avec les quelques mots de français en leur possession. Hommes et femmes vaquent séparément tout au long de la journée. Ils se retrouveront une fois la journée finie, à l'abri des regards.

Soudain la piste rencontre le bitume pour la première fois en cette fin d'après-midi. La trace l'emprunte et j'apprécie ce moment de répit jusqu'à Toundoute, petite localité qui me permet de ravitailler dans une échoppe.

Je ne sais pas comment nommer ces petites épiceries. Elles font à peine une dizaine de mètres carrés. On y vend principalement toutes sortes de gâteaux industriels et autres barres chocolatées du cru. Vous n'y trouverez aucune marque connue : que du local, à des taux de sucre record. Pour ma part, c'est immangeable.

On y trouve aussi un peu de salé sous la forme de paquets de chips qui font la moitié de nos plus petits paquets, c'est-à-dire à peine plus de 8 chips...

Alors, je m'en contente accompagné d'une boîte de sardines à l'huile.

Ces mêmes échoppes peuvent aussi vous cuisiner une omelette, que vous mangerez avec une galette de pain. Pas de riz, de semoule ou encore de pâtes. On y sert aussi le fameux thé (sucré !!!!) à la menthe, que les hommes partagent entre eux.

Cela fait 24 heures que nous avons quitté Marrakech, c'était il y a un mois ! Je sais que je ne mange pas suffisamment, que je ne bois pas assez. Il est à peine 19h00, la nuit est là avec dans son ombre le froid. Je me couvre prêt à repartir pour boucler ces 126 kilomètres, qui ne devaient être qu'une formalité dans mon esprit ce matin. Je n'arriverai pas avant 23h00, c'est une certitude. Je commence à comprendre la teneur de cette AMR et l'esprit tortueux de son géniteur. Point de salut dans la facilité : ton vélo tu pousseras, de rouler pas trop vite tu te réjouiras (C'est un credo comme un autre...).

Les fameuses jambes du soir ont effectué leur retour. Le coup de pédale n'est pas mauvais. Je rattrape un duo composé d'un français (Alex) et d'un Coréen (Pac). Ils se sont rencontrés l'année passée sur la SRMR. Ils communiquent via Google translate, car PAC ne parle pas autre chose que le coréen. Ce début de soirée ne se passe pas trop mal, mais la fin d'étape sera plus douloureuse. Nous perdons la trace, puis la retrouvons et évoluons dans un univers de dunes et d'oueds, ces lits de rivières asséchées composés de galets et de graviers qui stoppent nets les vélos. On passe deux bonnes heures là-dedans à monter et descendre de vélo (parfois involontairement et brutalement). Une véritable lessiveuse, qui me recrache bien essoré et transi de froid. De surcroît, j'ai été incapable de respirer profondément toute la journée. Mes bronches me font mal, j'ai l'impression qu'on y a coulé du plomb en fusion. Il faut vraiment que je trouve un abri où dormir à Imassine, je suis quasiment en état de choc et je ne comprends pas pourquoi.

Un petit restaurant est ouvert sur le bord de la route à Imassine. Mon unique préoccupation est de dormir à couvert. Alex et Pac s'orientent plus vers la tortore. En revanche, Alex et moi sommes d'accord sur un point : une bonne douche. Je négocie un abri avec le taulier pendant qu'ils commandent le diner. Il est minuit largement passé.

Je rencontre vraiment des difficultés à m'alimenter. Presque rien ne passe. Les tajines défilent sous mon nez et je ne peux qu'avaler un morceau de pomme de terre bouilli de temps en temps, ainsi que quelques morceaux de carottes. Je ne parviens pas à saliver suffisamment pour avaler du pain.

Le restaurateur met à notre disposition une petite pièce dans laquelle il regarde habituellement la télé hors de sa maison. On ne tarde pas à s'y retrouver à 6 ou 7. Il doit y faire 7-8 degrés et ma foi quel bonheur ! Rapidement, je me retrouve dans mon sac de couchage après un petit brin de toilette : je commence à reprendre des couleurs. Pas de réveil : on verra bien.

Dimanche 05 février – 8h00 – Je prends mon petit déjeuner en savourant ... une bonne omelette pardi ! Côté météo c'est toujours le grand bleu dans le froid matinal. Je rejoins la trace dont nous nous étions éloignés pour rejoindre le bourg et ne tarde pas à passer devant un panneau faisant la publicité de possibilité d'hébergement avec douche ! Aïe, ça fait mal. Mauvais choix cette nuit. Je serais resté sur la trace, j'aurais eu droit à une bonne douche. Tant pis, ce n'est pas très grave.

Avant de rejoindre la prochaine piste, j'aperçois Alex et Pac arrêtés au premier restaurant qui s'est offert à eux. Je continue mon cheminement, je me sens mieux ce matin côté respiration. Je peux vraiment inspirer à fond. Moins d'une demi-heure plus tard, un cours d'eau d'une largeur de trente mètres environ coupe la piste. Il n'est pas très profond et peut être franchi à vélo ou à pied. Néanmoins, le fond de l'air doit être à 3-4 degrés, pas plus. Je ne suis pas vraiment d'humeur à me mouiller.

Je suis rejoint par Lenny, un Italien vivant à Munich. Cette petite particularité va nous permettre de communiquer en allemand. Lenny opte pour un franchissement pieds nus. Je l'imites. Etrangement, le froid de l'eau ne nous saisit pas vraiment, en revanche une fois le cours d'eau franchi, nous ressentons vivement la morsure du froid. On ne lambine pas à remettre nos chaussettes. Avec le recul, nous aurions mieux fait de traverser à vélo.

Un peu plus loin, je fais la connaissance de Sébastien, un Français vivant au Canada. Nous allons cheminer une bonne partie de la journée ensemble accompagnés de Lenny et parfois de Toufik, l'unique rider marocain.

L'environnement est vraiment désertique. Mais ne vous y trompez pas, nous ne sommes pas seuls. A de nombreuses occasions, lors de pauses bouffe ou textile, j'ai pu voir surgir de nulle part un quidam, puis disparaître aussi soudainement qu'il était apparu.

Les paysages traversés au cours de cette journée seront les plus beaux me concernant, malgré un poussage de vélo de 6 bornes pour sortir d'un canyon. Les jambes ne répondent pas trop mal et ma foi je profite de ce moment de grâce, sachant pertinemment qu'il ne durera pas en regard des faibles quantités de nourriture dont je me contente.

Seule ma chaîne viendra contrarier mon euphorie. J'ai opté pour une lubrification à la cire et la fiole que j'ai emmenée sera insuffisante pour ce périple.

Afra marquera le terme de la partie diurne de l'étape. J'y arrive vers 18h30. Une quinzaine de riders sont déjà en train de dîner. J'y retrouve Robert, un solide tchèque rencontré brièvement ce matin au petit déj'.

Les visages sont déjà bien marqués, l'ambiance est feutrée, très peu de mots sont échangés. Pour une fois, je suis celui qui semble le mieux physiquement. Je m'enfile la sempiternelle omelette, tente de discuter avec Robert, à l'anglais rudimentaire. Je frissonne un peu, mais c'est dû plus à la fatigue qu'au froid. On a perdu pas mal d'altitude et le fond de l'air est plutôt doux malgré la nuit qui s'installe.

Je reprends la route, laissant Lenny et Sébastien en train de dîner, car ils sont arrivés un bon quart d'heure après moi. Je projette de rejoindre la cascade de Tizgui pour le bivouac de cette nuit. J'ai toujours la patate et ma foi j'envoie de plus en plus. Je ne tarde pas à reprendre Robert et nous filons bon train comme sur une sortie randonnée du dimanche matin. Pas de chichi, on ne se fait pas de cadeaux, ça relance sec dès que l'on peut.

A 22h30 passées, nous sommes stoppés par un escalier sur le flanc d'un massif rocheux et c'est à pied que nous le parcourons. S'en suit une ascension assez raide sur le macadam d'une belle route. J'ai comme un doute. Il me semble que ces escaliers sont situés au niveau de la cascade où je souhaitais dormir. Bah, tant pis. Me voilà seul parti pour une ascension de 18 kilomètres jusqu'à Ait Saoun. Robert s'est arrêté pour réparer une crevaison lente sur sa roue arrière.

Cette ascension est interminable. Au loin, j'aperçois le scintillement de 2 phares arrière. Je vais mettre un moment à les reprendre à la faveur d'un arrêt bivouac pour l'un deux. Après quelques mots échangés, je continue, voulant à tout prix rallier Ait Saoun et son épicerie/café.

C'est une nouvelle fois transi de froid que j'y parviens avec le concurrent anglais rencontré un peu avant. Arrivé quelques minutes avant moi, il a déjà passé commande pour 2 omelettes. Sur le sol de l'épicerie sont allongés plusieurs gars : ça ronfle sévère.

Promptement, je prépare ma couche pour la nuit. L'épicier est aux petits soins. Il m'aide à me glisser dans mon sac de couchage. Il ressemble au bon génie dans le conte des mille et nuit. Il cale mon oreiller sous ma tête. Son visage rubicond penché sur le mien est la dernière image de cette belle journée. Dodo...

Lundi 06 février – Comme pendant toutes les nuits qui suivront, j'aurais les bronches vraiment encombrées et une respiration sifflante. Une fois en position verticale, mon état s'améliore. Je n'étais pas le seul, beaucoup de toux très grasses pendant les nuits autour de moi.

Je repars alors que le jour ne s'est pas encore levé. J'ai furtivement aperçu Robert au petit déjeuner omelette. Je n'ai pas vraiment récupéré des efforts de la veille (Toujours ce manque de nourriture). Je me traîne sur ces pistes qui traversent un décor lunaire agrémentées de quelques bonnes montées. Je roule besogneusement, attendant le retour d'un hypothétique regain de forme.

Je vais marquer ici un bref constat sur les conditions d'un ultra en VTT dans cet environnement. Il est clair que pratiquer l'ultra en Europe, sur route, quelle que soit la distance et les pays traversés, à la fin du printemps ou en été, n'est en rien comparable aux conditions de l'AMR.

Durée de la période diurne : de 08h00 à 18h30 – Amplitude thermique : -2° à une petite quinzaine de degrés au meilleur de la journée – Ravitaillements très aléatoires et limités en termes d'apports caloriques – Accès à l'électricité difficile : ne pas se rater sur ses choix dans ce domaine – Réseau cellulaire peu accessible –

Choix du vélo et ses conséquences : Gravel ou VTT pas ou plus ou moins suspendu ? Le parcours est vraiment exigeant et très varié : pistes très roulantes, pistes cassantes, sablonneuses, parsemées de roches de diverses tailles, des pentes aux pourcentages assassins en descente ou en montée, des routes effondrées nécessitant des franchissements scabreux de ravins de plus d'une vingtaine de mètres de profondeur. En conséquence du portage et du poussage pendant de nombreuses heures.

Me concernant le choix d'un tout suspendu est une évidence. Par exemple, j'ai pu m'infuser la descente de l'ancienne piste coloniale de nuit sans trop réfléchir où placer mes roues, en tirant quasiment tout droit, tout en épargnant le pilote et en sollicitant beaucoup moins l'ensemble du vélo. Difficile en hard tail et impensable en Gravel.

Retour sur la piste : j'aperçois çà et là de petites palmeraies et autres cultures à base d'irrigations artificielles. Des pompes branchées sur des panneaux solaires alimentent des circuits d'irrigation. Les cultures sont mises en œuvre dans des œillets de terre, afin de contenir l'eau. Les parcelles sont parcourues de sillons perpendiculairement à la pente afin de limiter le ruissellement lors des rares pluies.

Parfois vous apercevez au loin des rochers de toutes les couleurs. C'est du linge qui est en train de sécher étalé au soleil sur les rochers.

A la mi-journée, je rejoins la ville de Taznakht, petite bourgade aux rues en terre battue. J'aurais aimé en traverser plus afin de mieux apprécier ce Maroc plus paisible, comparé à Marrakech par exemple.

Il y a de la vie en ce jour de marché. Je profite des nombreux marchands de fruits et légumes. Des restaurants font cuire de la viande au barbecue. Fernando Pinto est attablé dans l'un d'eux. J'y passe aussi commande accompagné de Robert, qui vient de terminer ses emplettes. Je choisis une table à l'ombre, j'ai de plus en plus de mal à supporter le soleil.

Ça fait du bien de se soustraire à l'omelette. Cependant, toujours pas possible d'avoir de la semoule, du riz ou un autre accompagnement. Je ne me sens pas dans mon assiette, je ne comprends pas pourquoi. J'ai bien un échauffement au niveau de l'aïne, mais rien d'inhabituel.

Je reprends la route avec Robert. A la sortie de la ville, nous sommes surpris car nous suivons une route qui s'étend à perte de vue sur une immense ligne droite de plusieurs dizaines de kilomètres. Je regarde Robert s'éloigner inexorablement. Impossible de le garder à distance. Je suis collé à la route, je n'avance pas. Je me sens de moins en moins bien. Je me fais déposer par plusieurs participants. Ce n'est pas la joie.

J'accueille avec soulagement la nuit. J'ai passé Kourkoude et Tamskrout et après une petite erreur de parcours, je m'engage sur la piste qui doit me conduire au CP2. Encore 35 bornes environ.

Je n'ai pas chaud et je me suis bien couvert. Le profil est principalement montant mais sans grosses difficultés. Malgré tout, j'ai le cœur assez haut sans forcer outre mesure. Dès que j'appuie un peu plus, j'ai mal à la tête. Je dois me rendre à l'évidence, je suis sous le coup d'une insolation. Je ne peux plus pédaler, je dois m'arrêter. La situation est en train de m'échapper. Pas d'abri où se réfugier pour se refaire la cerise. Il ne me reste plus qu'à dormir sur le bord de la piste.

J'avise une petite partie sablonneuse avec un léger dévers pour me protéger du vent. J'attrape la frontale prêtée par Alain. Impossible de l'allumer. Je me dis que le froid de la première nuit aura eu raison des accus. Bon ben je m'installe à l'aide de la lampe de mon téléphone. J'évite de penser au moment où il faudra que je remballe le tout encore groggy par le sommeil et le froid. Je n'en mène pas large.

Je change mes vêtements du haut du corps, enfile mes sur-chaussures (Enfin ce qu'il en reste après le trekking de la première nuit) directement sur mes pieds, serre bien la capuche de ma doudoune sur ma tête et me glisse dans mon duvet. Tous mes sens sont en alerte les premières minutes pour évaluer si ça va le faire. Il fait 4 degrés au thermomètre et avec le vent en plus, on doit être proche du zéro ressenti.

Ça va, je suis surpris. Mon rythme cardiaque est vraiment élevé et je le sens décroître au fur et à mesure que je m'assoupis. Il est seulement 21h00...

23h00 : j'ai les yeux grands ouverts. J'ai entendu quelques gars passer. Je n'ai plus sommeil. Je n'ai pas le choix, il va falloir plier les gaules. Le moment tant redouté est arrivé : s'extirper du sac, ranger le matos en grelottant et repartir vers le CP2.

Ça va mieux. J'arrive à pédaler sans déclencher de céphalée. Je me traîne jusqu'au point culminant de la journée et enchaine avec les 15 kilomètres de descente. Celle-ci tape vraiment fort : vive le tout suspendu. Je débloque la suspension arrière, adoucisse la suspension avant et go ! Je rattrape facilement plusieurs concurrents qui m'avaient dépassé alors que je dormais. Il est 2 heures du matin lorsque je rallie enfin le CP2 à Asserraragh dans une auberge.

A l'instar des nuits précédentes, je suis toujours quasi en état de choc. Je déambule hagard dans l'auberge. J'ai le dos en vrac musculairement. J'aurai dû travailler la musculation du haut du corps pendant les mois précédents le départ.

Il y a des vélos partout (Au moins une cinquantaine). Il y en a qui dinent, d'autres petit déjeuner avant de repartir. Un jeune marocain, très business school, s'affaire au milieu de ce PC de crise. Il oriente les gars pour dormir, prendre une douche, collecte les commandes, sert la bouffe. Il officiera toute la nuit, imperturbable.

Je passe commande pour 2 tajines et une omelette. J'essaye de chasser les idées d'abandon qui m'assaillent. Je suis rôti physiquement, toujours sous le coup d'une insolation, je frissonne sans pouvoir me contrôler. Bref, ce n'est pas la gloire.

Mon diner avalé, je rejoins la coursive du premier étage qui surplombe la salle commune. J'ai la chance de pouvoir bénéficier d'un des rares matelas. Un gars vient juste de le quitter. Sinon c'était par terre, sur un tapis.

Je me dirige vers les douches et me fais vraiment violence pour me mettre dessous. L'eau est tout juste tiédasse. Je lave mon cuissard et me savonne prestement. Quel bonheur d'enfiler mon Damart de papy (Oui celui avec la grosse poche devant !). Je recouvre mon sac de couchage d'une lourde couverture de laine. Je me recroqueville et m'abandonne. Comme toutes les nuits, j'ai les bronches bien encombrées et j'expectore de grandes quantités de mucus.

Mardi 07 février – 07h00 – Au fond de mon duvet, toutes les bonnes raisons d'abandonner affluent dans ma tête. Je suis roulé en boule dans un recoin d'une auberge au fin fond du Maroc et je ne veux plus bouger. J'ai mal partout, je n'ai pas très chaud et je me sens particulièrement misérable. Je connais bien les ressorts mentaux à activer pour sortir de cet état. Je m'y emploie et ne tarde pas à me retrouver à placer quelques pansements destinés aux brulés sur certaines parties de mon anatomie bien mal en point.

Le cuissard n'a pas eu le temps de sécher. Il est glacial. C'est déjà bien chaudement habillé, que je m'attable pour le petit déjeuner : un tajine, une omelette et des pancakes. Le meilleur du séjour.

J'aperçois Lenny, puis Sébastien qui ont aussi échoué ici. Je repartirai avec Sébastien vers 09h00.

Nous plongeons directement au cœur d'une vallée abritant une palmeraie. C'est superbe. Je n'ai plus de douleurs, même si je me sens encore un peu fébrile. On ne m'y reprendra pas, je vais garder mon cuir chevelu bien à l'abri du soleil désormais.

Il y a 2 heures, j'étais en train de me morfondre et me conditionnais à l'abandon et me voilà à jouir d'un des meilleurs moments de cette AMR. La piste s'élève assez longuement au milieu d'un massif. Etrangement, je passe tout sur le vélo, calmement, avec même un peu de force. J'apprécie les manivelles en 170 que j'ai fait monter avant le départ. Quel confort comparé à mes 175 d'origine.

Toujours ces paysages de canyons, de pistes aux couleurs de sable volcanique très foncé, assez roulantes ma foi. Après quelques dizaines de minutes à évoluer sur un plateau, c'est une longue descente qui me ramène sur un axe bitumé. En revanche rien pour se ravitailler. J'en suis déjà à plus de 5 heures de selle et il ne serait pas raisonnable que je ne m'arrête pas pour manger.

La chance nous sourit (Avec Sébastien) à Ibn Ycoub. Nous déjeunons dans un café à l'entrée du bourg d'une omelette. Toufik est déjà attablé et en pleine conversation avec le patron.

Une belle ascension fera office de dessert. Ça grimpe bien, mais derrière on se régale sur le plateau, avec des paysages lunaires à couper le souffle et le vélo qui file sans gros efforts. Debout sur les pédales, je me prends pour Gilles Lalay. On distingue bien les compressions auxquelles ont été soumises les roches. Elles dessinent de grandes arabesques complètement différentes de celles que l'on peut observer en Europe.

Le jeune Toufik a un bon coup de pédale et nous distance sans forcer son talent. Je m'emploie à le suivre pendant plusieurs kilomètres et j'avoue que c'est assez grisant. Les jambes répondent bien et les kilomètres défilent. Sébastien a disparu des écrans, il ne doit pas être dans un temps fort. Car sinon, il pédale bien le bougre.

On temporise avec Toufik, laissant Sébastien revenir sur nous. A nouveau sur le bitume en cette fin de journée, nous devisons sur la suite de l'étape. Il est question de l'ancienne piste coloniale. N'ayant pas du tout étudié le parcours, je ne savais pas qu'elle était si proche.

Une fois engagé sur cette piste il y en a pour quasiment 70 bornes avant de rejoindre un point de ravitaillement, à savoir Issafn. Toufik compte y être pour minuit. Je suis étonné, car d'après tous les témoignages que j'ai pu consultés, c'est un sacré morceau cette ancienne route coloniale, quasiment inroulable.

Nous observons une pause diner avec Sébastien à Tagmout. On fait le point plus précisément. Et bien ce sont 75 kilomètres à effacer avant de rallier Issafn, dont 70 infernaux. Je pense que nous devrions y arriver vers 2h30 du matin. Sébastien est moins confiant. Il s'arrêtera certainement dormir en route. Qu'à cela ne tienne, on peut toujours démarrer ensemble. Nous discutons avec les gars du coin, et l'un d'eux nous propose même de nous héberger avant de nous lancer dans cette galère.

Nous déclinons et reprenons la route. Il ne fait pas trop froid, car nous ne sommes qu'à 1000 mètres d'altitude. La piste coloniale nous emmènera à plus de 1800 mètres, autant vous dire qu'il ne va pas faire très chaud.

Nous cheminons ensemble pendant une trentaine de kilomètres. Nous n'avons que très peu de parties non roulables. Pour le moment, tout se passe bien. Sébastien est plus à l'aise techniquement et il grimpe mieux que moi. Je commence à me dire que la réputation de cette piste est surfaite. Sébastien décide alors de s'arrêter dormir. Je continue comme je l'avais prévu. Hors de question de m'arrêter dormir en altitude. Il ne fera pas chaud en fin de nuit.

J'ai à peine parcouru 3-4 kilomètres que la piste disparaît devant moi. L'ouvrage d'art qui la soutenait s'est effondré, laissant un trou béant d'une vingtaine de mètres à franchir. Petit moment de panique. Qu'est-ce que c'est que ce bordel ? Je n'ai jamais rien lu ou entendu à ce sujet. Je rebrousse chemin sur une trentaine de mètres et aperçoit un semblant de sentier qui plonge dans le ravin. On doit porter le vélo et c'est bien pentu au milieu des rochers. Là je comprends que la réputation de cette piste est bien fondée. Les emmerdes commencent tout juste. Au fond du ravin, je ne vois pas vraiment comment me hisser au niveau de la piste. Je décide de désarmer le vélo et embarque les sacoches en grim pant sur l'éboulis rocheux. J'y verrai mieux d'en haut.

Effectivement, une sente contourne l'éboulis et permet de se hisser au niveau de la piste. Je redescends chercher ma monture à la lueur de mon téléphone. Je remonte en selle pour quelques centaines de mètres seulement. La piste est à nouveau coupée. J'ai même plus de mal à trouver la voie qui va me permettre de franchir le ravin. Quelle galère...

J'aperçois au loin les phares d'autres concurrents. Mais difficile d'évaluer la distance qui nous sépare, car la piste épouse les circonvolutions des flancs de la montagne à franchir. Vous pouvez aussi bien apercevoir des concurrents qui sont derrière vous alors que vous les penseriez devant.

Je comprends tout à fait maintenant la réputation de cette ancienne piste coloniale. Je pousse mon vélo sur une bonne dizaine de kilomètres, entrecoupés parfois de brèves sessions de selle. Je devine sur ma gauche les aplombs sans vraiment pouvoir apprécier leur profondeur. Il doit y avoir des points de vue magnifiques. A passer une autre fois de jour. C'est long, très long avant de pouvoir enfin se remettre en selle plus durablement et franchir enfin la première tête de ce sommet qui en compte deux. J'ai déjà passé plusieurs concurrents qui ont décidé de dormir sur la piste. Très peu pour moi, car il gèle maintenant. L'eau de mes bidons est toujours buvable, mais elle est pailletée de glaçons.

Je viens d'échanger quelques mots avec Lenny, qui était en train de monter son bivouac, apparemment à bout de forces.

J'attends avec impatience de basculer dans la descente. Il me faut d'abord traverser un plateau descendant, entrecoupé de quelques brèves ascensions. La piste est piégeuse avec des lits de torrent asséchés, qui stoppent net votre progression avec des fonds de gravier meuble et des morceaux de roches plus ou moins gros. Une dernière montée de 2 kilomètres et la descente s'offre à moi.

Elle est exigeante, rocailleuse, lardée de sillons creusés par les pluies soudaines. Après avoir laissé une petite quinzaine de concurrents en train de dormir en altitude, j'en double quelques autres à la peine dans cette descente d'une bonne dizaine de bornes qui se termine par 5 kilomètres supplémentaires sur le bitume. J'ai débloqué les 2 suspensions et j'entends la respiration sifflante du vélo au gré des suspensions qui se compriment et se relâchent.

Vers quatre heures du matin je déboule au café d'Issafn. J'y retrouve une nouvelle fois Robert. Je dine pendant qu'il prend son petit déj'...

Mercredi 08 février – 07h00 – L'appel à la prière me sort de ma torpeur. C'est un enregistrement diffusé sur haut-parleur. Ce dernier doit être fixé sur le toit de l'auberge. Une voix grave somme de façon impérieuse les fidèles à la prière. Au fond de mon sac de couchage, je ne bouge plus une oreille : il n'a pas l'air de plaisanter le gus. Je n'ai pas envie de me faire prendre en flagrant délit de paresse dans mon plumard.

Cette journée sera peut-être la moins intéressante. Mais c'est totalement subjectif. Le profil est descendant sur une quinzaine de bornes, puis commence une piste bien large, qui se réduit au et à mesure de l'ascension. Cette dernière est interminable : plus de trente kilomètres, alternant du difficile avec du très difficile. Interminable je vous dis. Heureusement, le décor dans lequel j'évolue est assez varié avec plusieurs palmeraies.

A son sommet, j'atterris sur une large piste balayée par un vent violent (A 1800 mètres d'altitude) sur laquelle s'enchaînent des montées assez sèches, entrecoupées de rapides descentes. Son revêtement est une argile assez dure. Alors que je bascule dans la descente me permettant de rejoindre la vallée, je croise un camion qui asperge d'eau la piste. Quel dégoût ! Non seulement ça pourrait complètement le vélo, mais cette argile va emprisonner le vélo et ses périphériques dans une gangue très difficile à briser.

Je passe cette journée à naviguer à vue d'un duo d'anglais, Paul et Steven. Une fois Afellar Ighir passé, commence une ascension d'une grosse dizaine de kilomètres, d'abord au milieu d'une palmeraie, qui doit être assez touristique en saison. Le profil est très irrégulier et alors que la nuit m'enveloppe de son éteinte glaciale, je rallie le sommet. Au loin je distingue les lumières d'une ville. Cela me fait bizarre, c'est la première fois depuis le départ. Ce sont les lumières de Tafraoute, qui héberge le CP3.

A Tassirt, je profite d'un estaminet pour ravitailler, m'habiller pour la descente et effectuer quelques réglages sur le positionnement de mes poignées de freins, ainsi que sur mon phare avant. Je vois passer Paul et Steven, que je reprendrai quelques kilomètres plus loin à la faveur d'un arrêt textile.

A trois la descente est plaisante. Ça file et Paul a du mal à tenir les roues. Je suis de plus en plus excité la ville de Tafraoute approchant.

Première vraie ville sur notre route, il y a des hôtels, des banques, des restaurants, divers commerces, une pharmacie (C'est la première que je vois), du monde dans les rues, des jeunes plus sur le modèle occidental que traditionnel.

C'est dans un hôtel restaurant grand luxe que se tient le CP3. Il est tout juste 21h00. Je pointe et là le dilemme commence. Il reste des chambres disponibles, malgré un nombre de vélos considérable stockés dans le hall. L'aubergiste me presse, les chambres se remplissent ; je décline et décide de poursuivre après avoir diné. Je commande deux plats, j'entends que la dernière chambre vient d'être vendue, j'ai un nœud au ventre. Ai-je pris la bonne décision ? Je viens d'écartier d'un revers de main un bon lit douillet assortie d'une douche.

J'avoue que j'ai un pincement au cœur lorsque je vois les différents concurrents rejoindre leur chambre. J'avale mes deux plats en tentant d'afficher bonne figure face aux autres convives. Après une bonne heure d'arrêt, je m'éclipse. J'ai en tête de rallier le gîte Amakhir distant de 43 kilomètres. Le profil est assez accidenté avec 2 belles montées. Pas de piste, que du bitume. De toute façon, je ne veux pas déroger à ma petite règle d'un minimum de 165 kilomètres par étape. J'ai la voiture balai numérique (Snailie) qui me colle aux fesses depuis le départ et c'est hors de question que je me fasse éliminer de la sorte.

Je suis un peu à la peine, mais bon il ne faut pas se plaindre. J'avance tranquillement. Quatre heures plus tard, j'arrive à Tanalt où plusieurs riders dorment selon les balises GPS. Je n'arrive pas à trouver leur abri, alors je continue vers le gîte, distant de quelques kilomètres seulement. Une bonne descente m'y mène, mais malheureusement je ne le trouverai pas non plus. J'en prends un petit coup sur la caboche et doit me résoudre à dormir dehors. J'avise un bosquet sur le bas-côté et ne tergiverse pas plus. Dodo...

Jeudi 09 février – 07h30 – Ma foi, je n'ai pas trop mal dormi, malgré mon matelas percé et le froid. Je remballer mes affaires et reprends l'ascension directement au saut du lit. Nous sommes plusieurs disséminés sur plusieurs centaines de mètres.

Je vais faire illusion pendant 35 kilomètres, puis soudain plus rien ! Nada ! Le moment le plus redouté des cyclistes : la fringale. Je suis au fond d'un oued et devant moi se dresse 10 kilomètres de chemin muletier pour sortir de cette vallée. Tout d'abord c'est techniquement inroulable pour moi, fringale ou pas. J'ai à peine la force de pousser mon vélo. Je suis curieux de savoir comment je vais me sortir de ce merdier. Même dans les parties carrossables, je n'ai pas l'énergie nécessaire pour appuyer sur les pédales. S'en suit un long calvaire. Il me reste une boîte de sardines, que j'avale sans conviction. C'est toujours mieux que rien. Sur le haut du plateau, Fernando Pinto me passe et fait tomber une barre de céréales. J'essaye de ne pas manger l'emballage avec. J'arrive à aligner quelques kilomètres sur la selle jusqu'à enfin atteindre Sidi Abadallah. Quelques riders sont attablés. En pilotage automatique, j'achète au hasard des victuailles et les avale mécaniquement. J'ai aussi commandé une omelette, qui mettra bien longtemps à venir. Les autres sont déjà repartis depuis des lustres.

Depuis que nous avons passé le CP3, l'environnement dans lequel nous évoluons a bien changé. Les enfants sont plus agressifs, l'accueil moins sincère dans sa chaleur. Bref, c'est encore un autre visage du Maroc. La température ambiante est aussi plus élevée. Fini les hauts plateaux.

A la sortie du bled, je récupère une piste distante de quelques kilomètres de la route qui mène à Ait Bahia. Il ne s'est pas écoulé plus de 3 heures depuis le déjeuner, mais je décide remettre le couvert. J'achète quelques fruits et me dégotte un sandwich kebab - frites, que j'apprécie à sa juste valeur au pays de l'omelette. Il est 16h00, je suis en pleine déroute ayant à peine parcouru 73 kilomètres depuis le réveil.

Pas de miracle en cette fin d'après-midi. Je continue de me trainer sur les 35 kilomètres suivants. Dommage, ils auraient été sympa à rouler, mais il faut bien payer à un moment ses mauvais choix d'alimentation (Subis ou pas).

Mais c'était sans compter sur Nelson, l'organisateur, qui nous a déniché un désert de sable d'une bonne grosse vingtaine de kilomètres. Vraiment la misère pour terminer cette journée. Ce n'est pas roulant. C'est parti pour plusieurs heures de hike a bike, les godasses remplies de sable fin. Ah c'est joli le coucher de soleil sur ces petites dunes, poussant son vélo. Je tombe sur Stu Taylor, brièvement rencontré au déjeuner et que j'avais vu repartir avec un rouleau de PQ sous le menton afin de le soulager de son Shermer's neck. Ce syndrome se caractérise pour le coureur par l'impossibilité de tenir sa tête droite. Cette dernière se ballote donc contre le torse de son propriétaire.

Nous faisons connaissance et ne tardons pas à rigoler franchement de nos malheurs respectifs. Pourtant je ne suis pas vraiment d'humeur, mais Stu est réellement easy-going. Nous mettrons plus de 3 heures à nous extirper de cette région sablonneuse. Les jambes commencent à revenir, Stu n'est pas au mieux. Nous nous projetons sur Jerf et son épicerie.

Joachim Mainz nous rattrape avant la fin l'épisode sable. Il est plus à l'aise et met en pratique ses qualités d'ancien cyclocross man. Il ne s'attarde pas avec nous, car il a réservé une chambre d'hôte pour ce soir. Les lumières d'Agadir scintillent au loin. Nous passons à l'est de son aéroport en direction d'Oulad Dahou, où nous souhaitons nous restaurer et dormir. Cette journée aura été courte en kilomètres mais riche en émotions.

L'épicerie mentionnée sur le road book est en vue. Il y en a même 2 qui se font face. Plusieurs jeunes nous saluent, déjà informés par les nombreux concurrents qu'ils ont vu défiler ces jours derniers.

Nous faisons nos emplettes pour diner et avoir un peu d'avance pour le début de la journée du lendemain. Stu demande à l'épicier s'il connaît un endroit où nous pourrions dérouler nos sacs de couchage. Malheureusement, nous faisons chou blanc. C'est terminé l'hospitalité des montagnes. Soudain un jeune nous hèle et nous propose de dormir chez lui. Nous commençons par décliner l'invitation ne voulant pas importuner, mais Hackim (C'est ainsi que se prénomme ce jeune) insiste. On finit par le suivre et nous voilà à ranger nos vélos dans le garage attenant à la maison avant de filer à la douche.

En moins d'une dizaine de minutes, nous passons de l'épicerie à la douche. Je suis vraiment sale. Je m'en aperçois en me désapant et en lavant mon cuissard sous la douche. Stu prend la suite. Hackim et son père nous attendent dans le séjour, avec un plateau de nourriture composé des restes du mariage d'Hackim, qui s'est déroulé ces jours derniers. Sa femme est bretonne, en effet Hackim vit en région parisienne : il est chauffeur de taxi. Son père, instituteur à la retraite, est curieux comme un singe et très bavard. Nous passons plus d'une heure à nous restaurer sous le feu roulant de ses questions. Un bon moment assurément.

Il est minuit passé lorsque nous prenons possession de notre chambre. Le père d'hackim s'enquiert de l'heure à laquelle nous projetons de repartir. Ambitieux, nous lâchons vouloir nous réveiller à 4h30. Stu règle le réveil et nous disons au revoir à nos hôtes en les remerciant une dernière fois chaleureusement.

Vendredi 10 février – 04h30 – Le réveil sonne et c'est horrible. Impossible d'imaginer m'extirper de mon duvet. Stu, pareil, ne bronche pas. On est reparti pour une petite heure...Que nenni ! Nourredine, le père d'Hackim déboule à 04h31, allume et reprend notre conversation de la veille comme si de rien n'était. Je sors du lit et commence à me déshabiller pensant que cela fera battre en

retraite le lascar. Pas du tout, il reste dans la pièce face à la lune dans le caniveau et sous le regard ébahi de Stu.

Il nous faudra une petite heure pour nous arracher à l'hospitalité de Nourredine. La fatigue accumulée cette semaine se fait sentir. La mise en route est laborieuse. Une lueur se précise derrière nous. C'est Joachim. Nous aurions voulu nous synchroniser, que nous n'aurions pas pu mieux faire. Il y a 25-30 kilomètres à parcourir jusqu'à Amskroud, où nous devrions pouvoir prendre le petit déjeuner. Stu et Joachim s'éloignent, je ne peux pas les suivre. Je les rejoins à Amskroud, où ils se sont installés dans le café d'une station-service. Il y a des parts de gâteaux et même des baguettes. Je me confectionne deux sandwichs avec des parts de fromage fondu et fait couler le tout avec un thé et un Coca.

Je me sens nettement mieux. Il y a intérêt, car le programme de la journée est copieux. C'est l'étape la plus dure de cette AMR. 168 bornes et plus de 4000 mètres de dénivelé positif. Mes deux compères me disent qu'il y a deux grosses ascensions et qu'ensuite c'est insignifiant. Bon, vu sous cet angle, je suis rassuré.

A la sortie d'Amskroud, commence la première des 2 grosses ascensions. Nous grimpons chacun à notre rythme et encore une fois Stu et Joachim disparaissent à l'horizon. J'aperçois Toufik un peu plus loin. Il n'est vraiment pas dans un bon moment, nous échangeons quelques mots et je le laisse sur place. Il me faudra 2 bonnes heures pour venir à bout de ce premier col, puis nous quittons la route pour nous engager sur une piste. Ça descend sec pendant 4-5 kilomètres pour remonter directement derrière. Pour le moment, pas d'inquiétude, les jambes répondent correctement.

Fini les paysages arides et stériles. J'évolue au milieu des pins. En revanche, la tempête s'est levée pendant la deuxième heure du premier col routier de la journée. Le vent souffle vraiment fort. Heureusement il est favorable.

Alex surgit de nulle part, me double et mène bon train. Au sommet, je redouble Alex qui se couvre, car nous sommes maintenant en pleine tempête. Je ferai de même un peu plus bas. Après avoir de nouveau rejoint la route, j'enchaîne deux montées en mode E-bike. Les rafales de vent sont tellement puissantes, que je gagne 10 bons tours minute à chacune d'entre elles sur des pentes entre 8 et 12%. Incroyable comme sensation.

Enfin je bascule dans la descente qui marque la fin de la première grosse ascension de la journée. En bas, j'arrive dans une palmeraie et stoppe à une épicerie/café, où sont arrêtés plusieurs gars, dont Stu et Joachim. Le cafetier reste imperturbable au milieu de cette tornade d'individus hagards qui mènent un pillage en règle de sa boutique. C'est une grotte qui fait office de construction. Nous commandons tous du thé et des omelettes, qui nous sont préparés sur un réchaud à gaz posé à même le sol en terre battue. Il y a deux tables dehors autour desquelles les conversations sont animées. Il reste moins de deux cents kilomètres et ça commence à sentir bon l'écurie. Tout le monde a la patate, car sauf incident c'est dans la poche. Nous devrions arriver dans les délais.

N'ayant quasiment pas consulté Map Progress, je ne me rendais pas compte du nombre d'abandons : quasiment 50%.

Nous sommes en fond de vallée et ne ressentons pas du tout la tempête qui fait rage dans les hauteurs. La deuxième grosse ascension du jour débute directement après ce déjeuner. Nous commençons par nous faufiler entre deux massifs, et très vite le vent fraichit fortement, accompagné de quelques gouttes. En levant les yeux, on voit bien ce qui nous attend. Ça m'a l'air bien raide. Je distingue maintenant un empilement de lacets façon Stelvio en deux parties. J'aperçois Joachim au

loin, qui est parti plusieurs minutes avant nous. Stu est à deux cents mètres, mais l'écart s'est stabilisé et il diminuera le sommet approchant.

Les derniers kilomètres à largement plus de 10% sont effacés dans une ambiance apocalyptique. La force du vent est telle, que je gagne plusieurs kilomètres heure à chaque rafale dans des pentes à 12% où l'ensemble bonhomme + machine avoisine les 100 kilos.

Je ne tarde pas à rejoindre Joachim et Stu au sommet. On ne s'attarde pas, car les éléments sont vraiment déchainés. La descente est une alternance de parties goudronnées et de pistes, entrecoupées de quelques courtes montées. Vivement que le vent faiblisse, car j'ai peur de me faire embarquer dans le décor.

C'est un calvaire pour Stu, il n'arrive pas à tenir sa tête. Le menton calé sur son rouleau de PQ, il ne s'en sort pas trop mal. Il cumule les handicaps avec son vélo sans suspension. Joachim et moi sommes en full et on s'éclate à dévaler ces pistes sans grandes difficultés.

La nuit tombe alors qu'il nous reste une cinquantaine de bornes jusqu'à la ville côtière d'Imssouane, Mecque du surf marocain. Stu nous demande de poursuivre à notre rythme. Avec Joachim on se tire la bourre le regard aimanté sur les lumières du barrage Moulay Abdellah. Une fois le barrage passé, c'est une succession de montées – descentes jusqu'à la côte. Joachim a encore réservé une chambre d'hôte. La propriétaire accepte de nous prendre tous les trois : dernière nuit d'errance.

Joachim a aussi réservé le diner chez l'habitant. Je file en ville essayer de trouver à manger pour Stu et moi. Je commande deux couscous et Stu débarque sur ces entrefaites. On perd une heure à manger et discuter. On s'en moque, demain c'est la quille. Même s'il reste encore 93 kilomètres.

Il est plus de minuit lorsque nous fermons les yeux. Joachim est déjà au lit, bonnet de nuit sur la tête. Nous aurions pu terminer en ralliant l'arrivée directement. Mais à quoi bon arriver défoncés et ne pas pouvoir visiter Essaouira.

Samedi 11 février – Le réveil de Joachim sonne à 04H30. Pouah, c'est vraiment dur. Stu et moi sommes vraiment dans le gaz, Joachim se lève déterminé.

J'ingurgite un des deux sandwiches que nous avons faits préparés la veille au restaurant et à 05H00 les premiers coups de pédales sont donnés. Je suis complètement à la ramasse, encore une fois sous-alimenté. Nous longeons la côte sur un profil accidenté où nous nous élevons, puis une longue descente sur une piste nous amène au pied de la dernière difficulté de cette AMR. Nous ne sommes pas beaux à voir. Nous crevons la dalle tous les trois. Joachim n'a plus rien à manger depuis la veille et l'ignorant, nous n'avons pas pris de sandwiches pour lui. Nous lui abandonnons tous nos restes afin qu'il se refasse la cerise.

Le jour s'est levé et la vue de l'océan nous ragaillardit. A Sidi Kaouki, il y a tout ce qu'il faut pour un dernier petit déjeuner. Je déniche même de vrais Snickers. Nous prenons notre temps, il reste une grosse heure de route jusqu'à Essaouira. Nous dégustons cette dernière omelette face à la mer.

Nous repartons ensemble mais finissons à nos rythmes respectifs, chacun voulant se retrouver seul pour ces derniers instants. Presque 8 jours de périple se sont écoulés depuis le départ.

La Perle de Mogador héberge le site de l'arrivée. A 13h00 j'en ai fini de cette AMR. Il y a de l'ambiance avec les concurrents déjà arrivés et ceux dont l'aventure s'est interrompue en cours de voyage.

Nelson Trees, l'organisateur, est bien présent pour accueillir chaque arrivant. J'apprécie vraiment cette organisation. Le lieu de départ est facilement accessible et offre toutes les commodités, il en est de même pour le site d'arrivée.

La prise en charge des cartons vélos et autres valises de transport et leur acheminement à l'arrivée est un véritable plus. L'option rapatriement du vélo à l'aéroport ou à l'hôtel du départ (Au choix selon les dates de vols de retour) est appréciée à sa juste valeur. Une heure après mon arrivée, le vélo est au fond de son carton de transport avec toutes mes sacoches. Après une bonne douche, je suis habillé en civil, n'ayant plus qu'un simple petit sac à trimballer, prêt à visiter Essaouira.

Un bref bilan :

L'organisation générale de cette course est ce que j'ai connue de mieux jusqu'à présent.

Le parcours est vraiment exigeant physiquement et mentalement. Je n'étais pas à la hauteur physiquement pour la préparation du haut du corps.

Au niveau des paysages traversés, il n'y a rien à jeter. J'en ai pris plein les yeux chaque jour.

Le Maroc des régions reculées de l'Atlas a ma préférence. Les conditions de vie des habitants font bien ressortir l'oisiveté de nos sociétés occidentales.

Je m'étais inscrit à l'AMR pour savoir si je pouvais envisager une inscription sur la Silk Road. Cent fois je me suis dit de ne plus jamais prendre part à ce type d'épreuve pendant la course. A la fin, je commençais déjà à lister les points à travailler ou à améliorer pour l'année prochaine. Aujourd'hui je pense tenter une candidature à la SRMR. Va comprendre la bêtise qui m'habite...